

CHAPITRE 8

LES EXPLOITS DES HÉROS COMMUNISTES (1969)

La religion avait dissipé les malheurs de la vie.

Effectivement, ThuVan, depuis dix ans, était devenue une pieuse croyante. À part le temps qu'elle réservait à sa famille et à ses relations sociales, elle consacrait les autres moments à vivre en Dieu.

Presque tous les jours, après son travail, elle s'arrêtait à l'église pour prier avant de rentrer chez elle. Ainsi elle avait trouvé sa joie de vivre en le Seigneur.

Et partant, ses malheurs avaient notablement régressé.

À présent elle avait beaucoup d'énergie et de courage pour vivre sa vie de veuve et pour élever ses enfants.

VanLong avait treize ans, VanTruong douze.

VanLong élevé par sa grand-mère maternelle qu'il affectionnait beaucoup, préférait rester avec elle à Mytho que de vivre à Saigon avec sa mère.

Sachant que ses parents s'attachaient à VanLong, ThuVan le laissait à leur affection. Elle n'avait plus que VanTruong auprès d'elle.

VanTruong ressemblait, en tous points, à sa mère, depuis le caractère jusqu'à la constitution physique. C'était un beau gars, doux, gai, doué d'une grande piété filiale. Bien qu'il

n'ait encore que douze ans, il s'occupait du ménage pendant que sa mère était au travail.

En effet Nga, la fille de service, avait été remerciée depuis un an pour raisons économiques. ThuVan, bien que ses mensualités fussent confortables, supérieures à celle des autres employés, n'avait plus pu garder sa servante. Elle avait été obligée de serrer le cordon de sa bourse.

La grave crise économique, la perte de valeur de la monnaie rendaient la vie difficile, au point que, même les hauts fonctionnaires se voyaient forcés de réduire leur train de vie.

Cette situation était la conséquence de la guerre qui s'était intensifiée. Les communistes semaient des troubles partout. La campagne perdait sa tranquillité, sa sécurité. Les paysans refluaient sur les villes. Les rizières, les champs n'étaient pas cultivés. Le chômage augmentait...

Au début de 1968, au mépris de la trêve du Têt MauThan¹ proclamée de part et d'autre – alors que la population fêtait dans l'allégresse le retour du printemps, les communistes déclenchèrent dans la nuit du deuxième jour du Têt, une offensive générale contre les villes et Saigon.

Malgré cette attaque massive et brusquée, les troupes gouvernementales arrivèrent à la repousser, à dégager les villes et la capitale.

Naturellement dans ces engagements meurtriers il y eut d'innombrables tués, blessés, brûlés par armes à feu, par bombes incendiaires, et des dégâts matériels considérables. Les dommages subis par la population étaient très lourds,

¹ Têt MauThan (le nouvel an chinois, l'année du singe 1968)

surtout là où les troupes gouvernementales n'avaient pas pu intervenir à temps comme au Centre Vietnam, en particulier à Hue. Pendant plusieurs jours les communistes avaient décimé une partie de la population de la province, sans compter ceux que, par milliers, ils avaient enterrés vivants dans des fosses communes.

«C'était là, évidemment, les exploits grandioses des héros communistes!»

Cependant bien qu'ils eussent accompli ces exploits grandioses, les communistes n'avaient pas pu s'emparer du Sud Vietnam. Alors, ils avaient eu recours à une nouvelle stratégie consistant en tirs d'artillerie, de roquette sur les villes, sur Saigon.

Avec cette nouvelle stratégie les communistes «amis du peuple» obtenaient de brillants succès. Car tous les jours il y avait de nombreux innocents tués, qu'ils fussent jeunes ou âgés, riches ou pauvres.

La population du Sud Vietnam vivait en ce moment dans la frayeur, s'attendant, à chaque instant, à recevoir une bombe sur la tête. On n'avait plus le cœur au travail. Les organismes publics ou privés, les entreprises voyaient leurs activités se réduire ou s'arrêter. L'économie s'épuisait, la population était troublée...

Ce jour là, à peine arrivée à la porte d'entrée de sa maison, ThuVan vit VanTruong qui l'attendait, les yeux rougis comme s'il venait de pleurer.

- Est-ce que tes camarades n'ont pas été gentils avec toi? Est-ce qu'ils t'ont froissé? lui demanda sa mère.

VanTruong secoua la tête, tirant sa mère vers la maison, dit:

- Viens, maman! Il y a grand-père à l'intérieur.

Heureuse d'avoir la visite de son père, ThuVan, souriante, s'empressa d'entrer pour l'accueillir. Mais le voyant assis dans le salon triste et prostré, elle avait le pressentiment que quelque chose de grave s'était produit. Prenant la main de son père, elle lui demanda d'une voix tremblante:

- Alors papa, qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que maman va bien?

Monsieur Tran posa sur elle son regard triste et lui désigna la chaise:

- Assieds-toi là et sois calme pour écouter ce que je vais t'annoncer.

Obéissante, ThuVan s'assit en face de lui et attendit soucieuse.

Etreint par l'émotion, Monsieur Tran, après un moment parvint à articuler cette phrase:

- Les communistes ont tué VanLong.

ThuVan ne pouvait pas croire à une nouvelle aussi catastrophique. Fronçant les sourcils elle demanda:

- Qu'est-ce que tu as dit? Qu'est-ce qui est arrivé à VanLong?

Baissant la tête pour cacher ses larmes, Monsieur Tran racontait d'une voix qu'il s'efforçait de maintenir normale:

- Ce matin les communistes ont canonné l'école au début des classes. Deux bombes sont tombées sur les classes de 8è et de 5è. À ce moment, dans mon bureau, j'ai entendu les détonations, je suis accouru et j'ai vu l'effroyable spectacle. Les élèves et les maîtres étaient morts ou blessés. Personne n'y avait échappé. Je ne me rappelais plus que VanLong était dans l'une de ces deux classes. C'est seulement quand

l'ambulance est arrivée et que les infirmiers ont enlevé les blessés, que je l'ai reconnu, et que je l'ai l'accompagné à l'hôpital. Malheureusement, il expira en cours de route. J'ai été autorisé à ramener son corps chez nous. Ta mère s'est évanouie en le voyant mort et depuis, elle garde le lit comme une personne ayant perdu l'esprit. En ce moment, ta belle mère surveille la maison en mon absence...

ThuVan semblait avoir entendu un bruissement, mais ne se souvenait pas de ce qu'avait dit son père. Sa tête lui tournait et elle tomba sans connaissance.

VanTruong, la figure contractée par l'envie de pleurer accourut, serra sa mère dans ses bras et l'appela:

- Maman, Maman, reprends tes esprits! Maman!

Pendant que Monsieur Tran et VanTruong la portaient sur son lit, ThuVan revint à elle, se dressa sur son séant et comme une démente demanda à son père:

- Où est VanLong? Où est VanTruong?

- Je suis là maman! Je suis VanTruong ici. Répondit-il vivement.

- Où est ton frère?

- Mon frère heu... heu...

Il n'osait pas continuer. Monsieur Tran assis, l'air triste et douloureux, près du lit, lui dit:

- Ma chérie! Sois courageuse! Je sais que les enfants font partie intégrante de soi. Les perdre, c'est perdre un peu de soi-même, ce sont des souffrances, ô combien, atroces! Toutefois je te demande de contenir ta douleur. Il appartient à Dieu de décider de notre vie et de notre mort.

Tout à coup ThuVan hurlait:

- Dieu aime ses créatures. Il ne les tue pas! Ce sont les communistes qui ont tué mon fils. C'est précisément son père qui l'a tué. On reconnaît là l'exploit grandiose de son père, de tous les héros communistes!

Et elle sanglotait.

Monsieur Tran, oppressé par l'émotion, ajouta:

- À tout bout de champ, les communistes clament sur les toits qu'ils aiment le peuple, qu'ils sauvent la patrie. Mais on ne comprend pas de quelle manière ils aiment le peuple. Tout ce qu'on peut constater c'est que, à cause d'eux les innocents meurent chaque jour plus nombreux. De quoi sont-ils coupables, ces jeunes élèves, pour que les communistes les tuent? Dieu, pitié pour eux!

VanTruong, alors qu'il serrait sa mère dans ses bras et pleurnichait, tout à coup releva la tête:

- Grand-père! Maman! Quand je serai grand, je serai un soldat comme mon oncle. J'exterminerai les communistes et vengerai mon frère.

La détermination de VanTruong faisait pleurer davantage sa mère. Le spectacle de cette société où le père tuait son enfant, où les frères s'entretuaient comme des ennemis, était tout à fait désolant.

Même si VanTruong n'avait pas dévoilé sa pensée, dans cinq ou six ans quand il serait en âge de rejoindre l'armée, il affronterait, qu'on le veuille ou non, son père sur le champ de bataille comme le fait Le Thy, contre son frère Le Thanh, aujourd'hui.

Soudain, secouant la main de sa mère, il demanda:

- Maman! Tu m'avais dit que papa était mort depuis longtemps, n'est-ce pas?

ThuVan fit un signe de la tête.

Depuis que ses enfants avaient grandi, elle se gardait bien de leur dire que leur père était parti avec les communistes. Car elle redoutait que si, par mégarde, ils le répétaient à leurs camarades et que si le service de sécurité l'apprenait, un grand malheur se résulterait pour toute la famille. C'était la raison qui l'obligeait à leur mentir.

Cependant, tout à l'heure, en apprenant la tragique nouvelle, elle était si révoltée, si malheureuse que, dans sa colère elle accusait son père d'être responsable de la mort de VanLong. Elle venait de semer le doute, à propos de son père, dans son âme.

Comprenant le souci et l'inquiétude de son petit-fils, Monsieur Tran dévia la conversation en faisant semblant de dire:

- Va, mon petit, vas faire ta valise, nous allons retourner tout de suite à Mytho.

ThuVan sécha ses larmes, fourra quelques vêtements pour elle et pour VanTruong dans une valise et gagna la voiture que son père conduisait lui-même.

Bien qu'il n'y eût que 70 kilomètres de Saigon à Mytho, ils n'arrivèrent à la maison qu'à la nuit tombant à cause de mille difficultés rencontrées sur le parcours: minage des ponts et des routes par les communistes.

Au milieu du salon était placé un cercueil laissé ouvert dans lequel reposait le corps de VanLong proprement lavé et soigneusement vêtu. Dans ce salon se trouvaient la mère de Thy, Madame Tran, la cousine de Madame Tran avec son mari et quelques amis du voisinage.

ThuVan, à peine arrivée au seuil de la maison, se précipita vers le cercueil de son fils. Ecrasée de douleur elle se pencha sur lui.

Au bout d'un moment, dominant son chagrin, elle salua la famille et les connaissances. Madame Tran, les yeux rougis, prit sa fille dans ses bras et lui dit avec émotion:

- VanLong est mort des attaques d'artillerie parce que je l'avais gardé près de moi à Mytho. C'est de ma faute! Ma fille, pardonne moi! Pardonne à ta maman!

Les prunelles remplies de larmes, ThuVan secoua la tête:

- Non, maman! Ce n'est pas de ta faute, à toi, qui l'a aimé et élevé. Ce sont les communistes qui ont massacrés des élèves innocents, qui ont tué mon fils. Justement c'est eux qui sont coupables envers le peuple et notre famille.

Soudain, Madame Le Than se mêla à la conversation:

- C'est précisément son père qui l'a tué. Son père méconnaît sa responsabilité vis-à-vis de sa femme et de ses enfants, il est parti avec la bande de malfaiteurs qui assassine le peuple, qui fait le malheur du pays pour tuer son propre enfant. Le plus grand coupable, c'est bien son père!

Depuis qu'il était entré dans la maison, VanTruong se tenait coi dans un coin, la main tenant la main de son grand-père. En entendant sa grand'mère paternelle accuser formellement son père, il manifesta son embarras en écarquillant ses yeux.

Voici que pour la deuxième fois on accusait son père. La première accusatrice avait été sa mère et la deuxième, la mère de son père.

Bien qu'il n'eût jamais connu son père en chair et en os, il le connaissait néanmoins à travers ses photos. Il recevait

souvent la visite de sa grand-mère paternelle et de son oncle Le Thanh qui le comblaient de cadeaux. Si bien qu'il témoignait envers la famille de son père, une affection sans faille.

Une fois il avait demandé à sa mère:

- Pourquoi mon père est-il mort?

Et sa mère de répondre:

- Parce qu'il voulait être un héros.

Il avait posé plusieurs autres questions à sa mère qui n'y avait donné aucune suite. Toutefois il lui suffit d'entendre cette seule réponse pour imaginer son père. Pour lui, son père était un jeune et bel homme, de haute taille, d'allure héroïque tout à fait comme son oncle Le Thanh.

Une fois, ce dernier était passé le voir, la poitrine couverte de décorations, ce qui lui conférait un grand prestige. Respectueusement on le saluait: «Mon Colonel». Il était très fier de son oncle. Aussi pensait-il que son père, quand il était encore en vie, était comme son oncle.

Incidemment il avait appris que son père n'était pas mort comme on le lui avait fait croire. Avec ses douze ans, il était assez intelligent pour déduire que son père était parti avec les communistes.

Aussi la mort de son frère VanLong le faisait-il moins souffrir que la perte de l'idéal qu'il avait de son père.

Lâchant la main de son grand-père, il se laissa tomber et éclata en sanglots, la tête entre les mains.

On pensait qu'il pleurait ainsi à cause de la mort de son frère. On le plaignait, mais personne n'avait compris le sentiment profond qu'il était en train d'éprouver.

ThuVan, terrassée par l'immense chagrin que la mort de son premier enfant lui avait causé, était assise figée comme un corps sans âme. En entendant VanTruong pleurer elle se rappela aussitôt qu'elle avait encore un deuxième enfant, le seul qui lui restait et qui constituait son unique raison de vivre.

- Mon mari m'a abandonnée, se disait-elle, VanLong pour l'éternité, m'a quittée. Est-ce que VanTruong ne partira pas également?

Tout à coup, effrayée par cette pensée, elle courut prendre son fils dans ses bras. Mais VanTruong s'échappa des bras de sa mère et courut directement dans la cour en pleurant bruyamment.

Il ne savait pas pourquoi à cette minute il était si fâché contre elle. Sa mère lui avait menti à propos de son père, alors il voulait faire quelque chose pour la provoquer.

Cependant, étant un enfant doux et sage qui adorait sa mère, une fois dans la cour, il se sentit pris de remords et revint sur ses pas.

ThuVan lui ouvrit ses bras et il s'y jeta. Dans les bras l'un de l'autre, tous les deux pleuraient.

À l'intérieur de la maison toutes les chandelles étaient allumées. Les prières avaient commencé.

Au dehors, la nuit étendait partout ses voiles.

Dans la brume les cris gémissants des insectes s'élevaient mélancolique comme la marche funèbre pour accompagner dans l'au-delà, un jeune enfant de treize ans, fauché à la fleur de l'âge, au nom du communisme.

* * *